

1901

DUNKERQUE — REIMS  
COMPIÈGNE

N° 139

# FIGARO ILLUSTRÉ



*Cliché Matuszewski (Maison Bouque).*

S. M. L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

EDITEURS

MANZI, JOYANT & C<sup>IE</sup>

24, boulevard des Capucines

LE FIGARO

26, rue Drouot

Ayuntamiento de Madrid

Paris : 3 fr. ; Etranger : 3 fr. 50



**BELLE JARDINIÈRE**  
2, rue du Pont-Neuf, PARIS.  
LA PLUS GRANDE MAISON DE VÊTEMENTS DU MONDE ENTIER

**VÊTEMENTS  
D'HIVER**

Seules Succursales : PARIS, 1, place Clichy — LYON — MARSEILLE — BORDEAUX — NANTES — ANGERS — LILLE — SAINTES

Expéditions en Province, franco à partir de 25 francs.  
Envoi franco des Catalogues Illustrés et d'Échantillons sur demande.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900 - HORS CONCOURS - MEMBRE DU JURY



Dix-neuvième année.

OCTOBRE 1901

Deuxième Série — N° 139

# FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*  
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE  
Paraissant le 2<sup>e</sup> samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS  
Du *Figaro* quotidien



*Cliché Matuszewski (Maison Benque).*

S. M. L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

ET SA TROISIÈME FILLE, LA GRANDE-DUCHESSE MARIE

Ayuntamiento de Madrid





Cliché Maitret.

A COMPIÈGNE. — LA SALLE DES GARDES PENDANT LE SÉJOUR DE LEURS MAJESTÉS RUSSES

# COMPIÈGNE

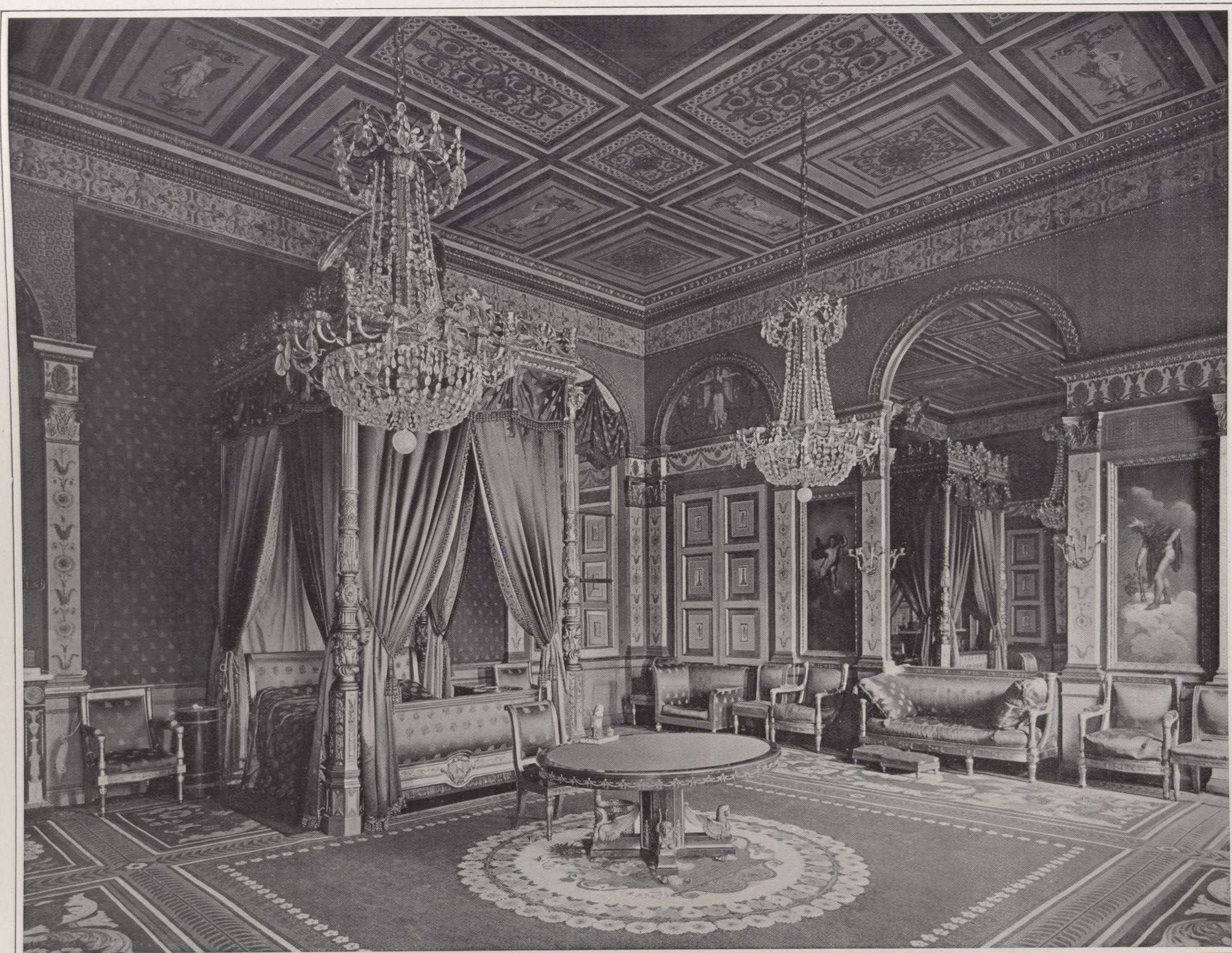
## JADIS

**P**OUR recevoir, en France, l'empereur Nicolas II, la République, à court de grands hommes, a rappelé d'exil Napoléon le Grand, et s'est placée sous son ombre. Lui seul fut présent à Compiègne, face à face avec le Tsar, comme sur le radeau de Tilsitt. Bien d'autres sans doute, qui ont été les souverains de ce pays, ont traversé cette forêt de Cuise et établi leur demeure dans ce pays enchanté. Il n'est pas une motte de cette terre d'Ile-de-France qui ne soit faite de la poussière de nos rois. A elle ils se sont mêlés en une si étroite communion, qu'ils ne sauraient en être disjoints. Mais, les plus illustres et ceux-là même qui, à travers les temps, ont laissé la trace la plus lumineuse font seulement ici un cortège à celui que — tout à l'heure, n'est-ce pas ? — quelqu'un de souverain appelait « l'Aventurier corse ».

Ici, pourtant, tressaille toute l'histoire et quelle histoire ! Ici, au sommet de cette colline où s'éleva, plus tard, l'abbaye de Sainte-Corneille, Clovis a dressé les pans de bois de son *palatium* ; ici, Frédégonde fit ses crimes ; Brunehaut établit des chemins ; Dagobert battit monnaie : ce village, là-bas, la Croix-Saint-Ouen, c'est une abbaye qu'il a fondée, un jour de l'été 631 que, chassant en forêt de Cuise, avec son garde du sceau Audouenus, Ouen, il vit une croix de neige dans le ciel. Après lui, tous les Mérovingiens, des passants dont les

noms ne sont que de rois et que domine le soldat heureux qui fit raser le dernier d'entre eux, Childéric, et l'enferma au couvent de Saint-Bertin. Ce soldat, Pépin le Bref, qu'un pape couronna, fit ici sa résidence : il y promit sa protection à l'Empereur de Constantinople et y reçut l'hommage du duc de Bavière. C'est ici la maison de Charles (*domus Caroli*) ; ce champ est le pourpris de Charlemagne ; ici, en 783, est morte Berthe, la mère du Grand empereur, et si plus tard il a délaissé Compiègne pour Aix-la-Chapelle, c'est ici qu'il reçut l'hommage du duc de Spolète et du duc de Bavière. Ici, Louis le Débonnaire a accompli les actes principaux de sa vie, depuis la rédaction du Pacte de 817, jusqu'à sa déposition prononcée par le Concile, en 834. Avec son fils Charles le Chauve, qui convertit en monastère le premier palais qu'avaient bâti les Mérovingiens, voici que s'élève, au bord de l'Oise, le second palais, celui où, durant près de quatre siècles, dix-neuf rois après lui ont établi leur résidence. Louis IX en donne aux Frères prêcheurs la plus grande partie, y établit le monastère des Jacobins et l'Hôtel-Dieu, et, pendant sept règnes, les Rois de France qui ont cédé la place à leur Dieu se contentent d'un pavillon de chasse à Royal-Lieu. C'est Charles V, qui, en 1374, achète aux religieux de Sainte-Corneille des maisons et des jardins à la lisière de la forêt, dans le pourpris de Charlemagne, et qui construit le troisième palais, au lieu même où s'élève le palais actuel.





*Cliché Maillot.*

# A COMPIÈGNE

LA CHAMBRE OU A COUCHÉ S. M. L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

ANCIENNE CHAMBRE A COUCHER DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE. — ANCIEN SALON DE L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE

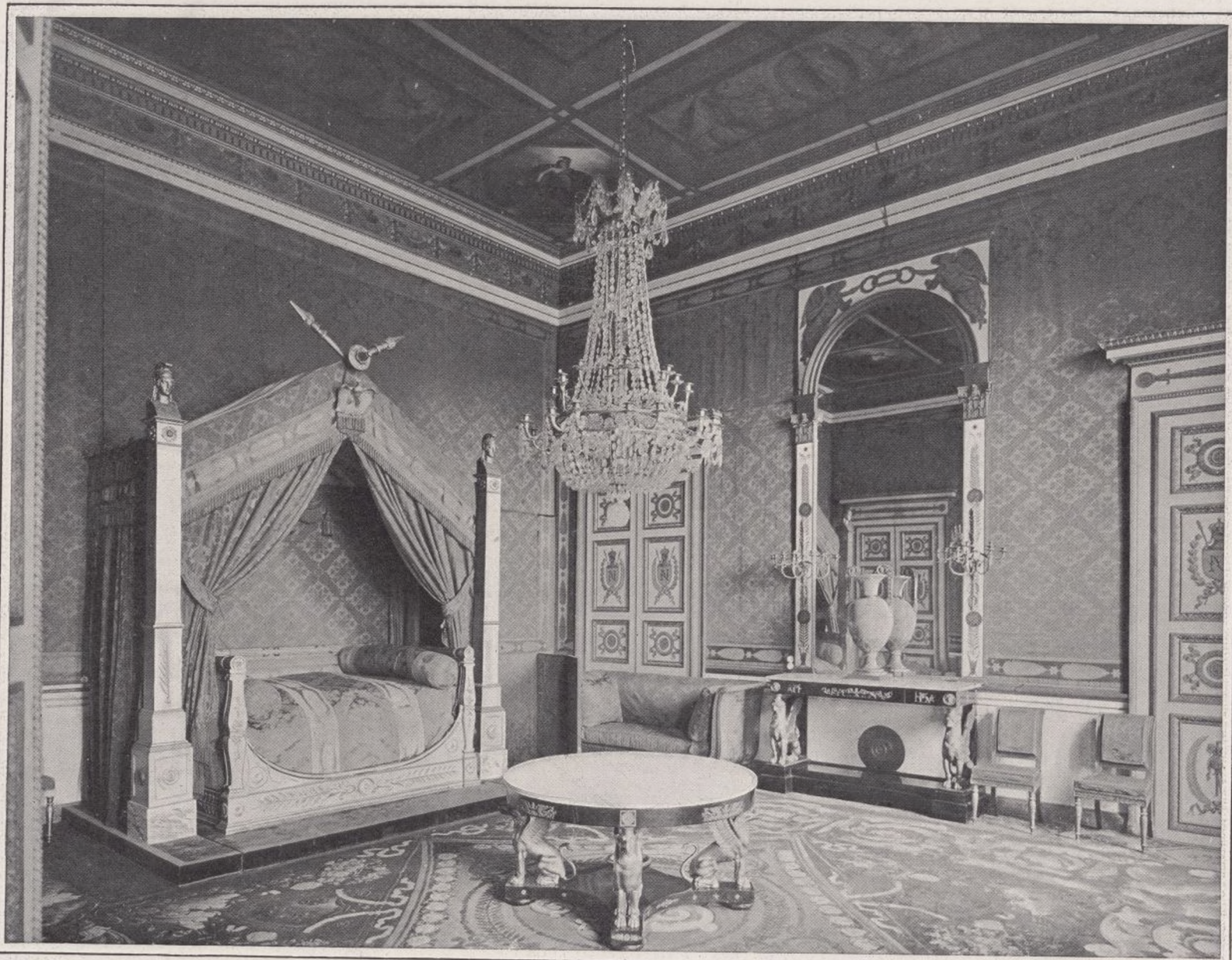
Ayuntamiento de Madrid



Là, Isabeau de Bavière donna « les grandes festes et esbattements, tant en boires, mangiers, comme en danses, joustes et autres joyeusetés » qui font l'admiration de Monstrelet. Tout près, de l'autre côté de l'Oise, entre Margny et la rivière, c'est l'endroit où, le 23 mai 1430, Jeanne, la bonne Lorraine, accourue pour défendre Compiègne contre les Bourguignons, fut jetée bas de son cheval par un archer picard qui la saisit par sa huque de drap d'or. Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François I<sup>er</sup>, Henri II et ses fils, ont passé dans ce Louvre médiocre, qu'on n'eût pu agrandir sans faire sauter les fortifications de la ville; ils ont chacun laissé quelque chiffre aux murs ou quelques armoiries, et, à la porte Chapelle, se lisent

encore les croissants de Diane de Poitiers. Henri IV, Louis XIII, Louis XIV s'en sont contentés et, quoique le Roi-Soleil dit, en sa magnificence, « qu'à Versailles, il était logé en roi, à Fontainebleau en prince, à Compiègne en paysan », il n'en fit pas moins ici, de son avènement jusqu'à 1698, soixante-quinze séjours bien comptés. Il est vrai que, dès 1650, le château avait été prolongé sur la terrasse, mais il n'en était pas moins incommode et de médiocre éclat.

Ce qui manquait du côté du local se rachetait par la splendeur qu'y portaient les acteurs, et lorsque le Roi tint à Coudun le camp d'exercices, le maréchal de Boufflers, qui y commandait sous le duc de Bourgogne, y donna à son maître et au roi



Cliché Mairet.

LA CHAMBRE DE NAPOLEON OU A COUCHÉ S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE

d'Angleterre des diners qu'on peut citer en comparaison : huit potages, huit moyennes entrées, huit hors-d'œuvre d'entremets, huit rôtis, dont deux assiettes de trente-six ortolans chacune, du fruit et des châtiments à proportion. Et en même temps que le Roi était à sa table de trente-six plats « sans compter la machine du milieu », sept autres tables étaient servies avec une profusion pareille et un même luxe, et dès qu'elles furent desservies « on les vit couvrir aussitôt de viandes neuves ». Il y a trois siècles, c'était le train d'un maréchal de France.

A ce camp de Coudun, où soixante mille hommes furent rassemblés tous en la plus belle et la plus galante tenue, cent cinquante-deux escadrons et cinquante-trois bataillons, avec quarante pièces de canon, six mortiers et huit équipages de pont, les dames jouèrent leur rôle et ce fut, avant la duchesse de Bourgogne et les princesses, Madame de Maintenon, épousée depuis 1684, c'est-à-dire treize ans, mais dont il plut au Roi d'affirmer ici la morganatique puissance. Aussi bien si, à la portière de sa chaise, il prenait plaisir à lui indiquer les troupes et à lui raconter le plan d'attaque, faut-il qu'on s'étonne s'il restait découvert, lui qui avait tenu à s'établir l'homme le plus poli de son royaume et qui restait découvert même devant des femmes de chambre et qui tenait à bon droit, pour une tare ineffaçable, le manque d'égards pour une dame.

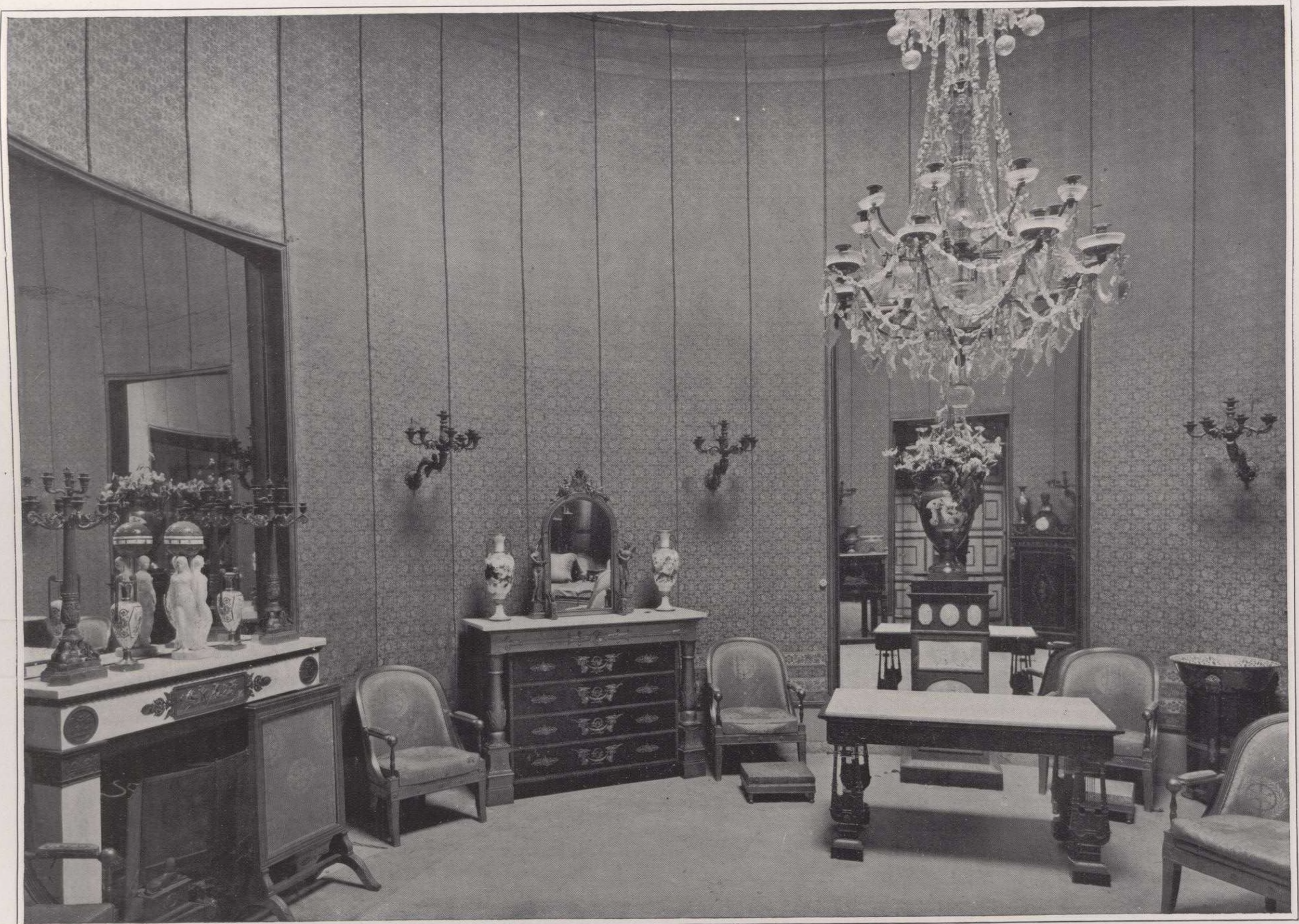
C'est par ces galantes façons que débute en l'histoire moderne ce Compiègne qui, passé les sanglantes aventures et les

dramas sinistres, va s'épanouir sous Louis XV en un palais de féerie. Vers et musique, des cantates et des hymnes, c'est le salut au jeune roi, à sa première visite de 1728.

Que le nom de Louis mêlé dans nos concerts  
Ennoblis vos chants et ranime vos airs.  
Sans avoir lancé le tonnerre,  
Louis a de son nom rempli toute la terre.  
Son amour pour la paix a calmé l'Univers!

Dix ans plus tard, on a déjà dépensé huit millions pour faire du château une agréable maison de chasse, mais il faut mieux, et le plan de Gabriel est formé tel qu'il fut presque exécuté de 1738 à 1774. C'est alors une des résidences favorites, et à mesure que sortent de terre les murailles et qu'elles s'ornent joliment de sculptures, à mesure que s'élèvent les terrasses, que surgissent comme à miracle, sur l'emplacement de la vieille demeure des Rois, les colonnades, les hôtels, les escaliers, les salles de spectacle et les jeux de paume, que grandissent les quinconces de tilleuls et que se plante l'infinité des avenues débouchant sur la forêt par des ponts tournants, ce sont des fêtes, comme celle de 1738, des camps, comme celui de 1739, et, dans les Petits appartements, le règne commencé de Madame de Pompadour. — En ces temps-là, les rois de France ne dédaignaient point de se mêler à leurs sujets, de prendre part à leurs fêtes et de s'affilier à leurs confréries militaires. Ils savaient de quel secours avaient été à





*Cliché Maillot.*

A COMPIÈGNE PENDANT LE SÉJOUR DE LEURS MAJESTÉS RUSSES  
LE BOUDOIR DE L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE ET DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE TEL QU'IL FUT DISPOSÉ POUR  
S. M. L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

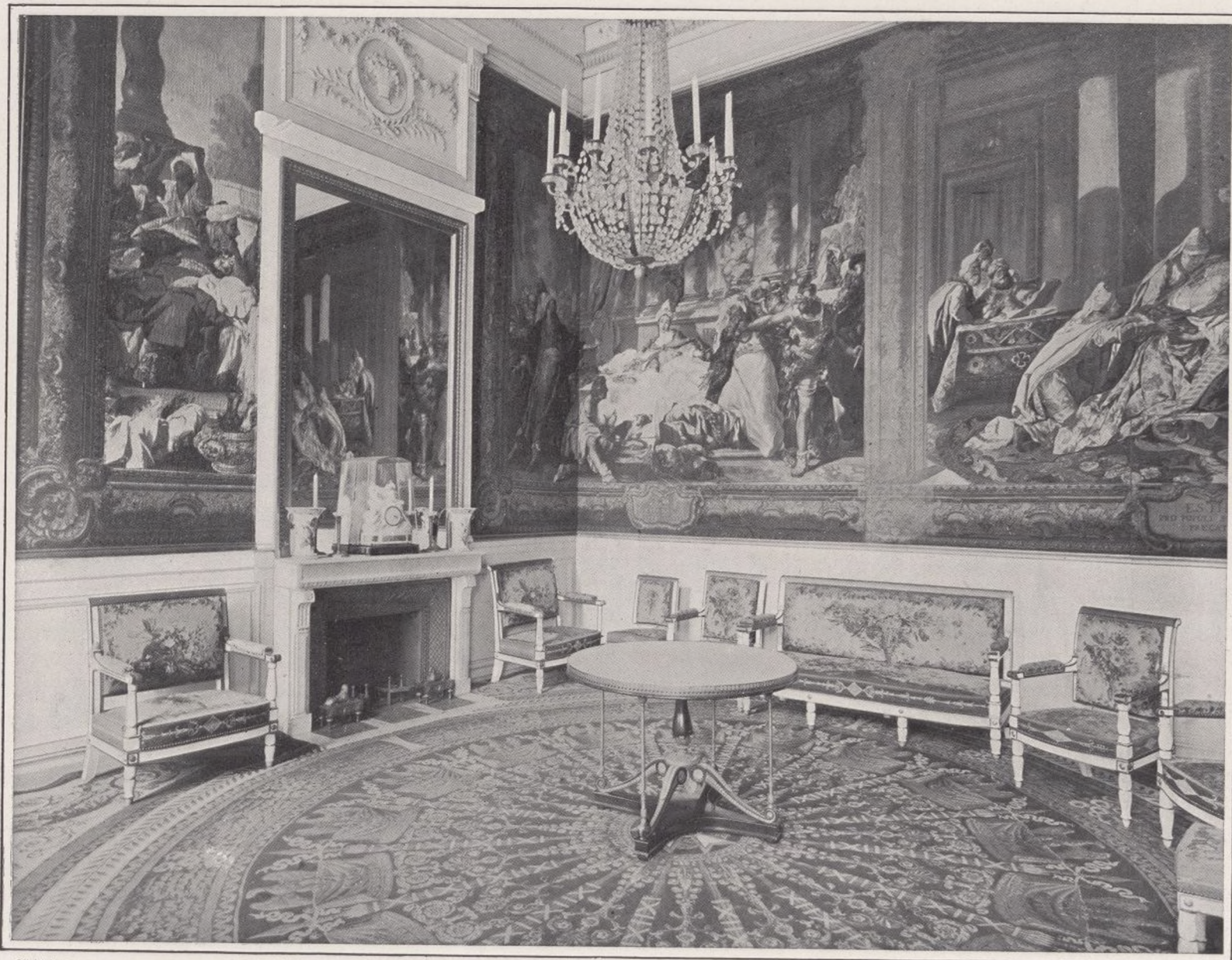
Ayuntamiento de Madrid



leurs prédécesseurs ces sociétés d'arc et d'arquebuse si répandues dans la Picardie, le Beauvaisis et le nord de l'Ile-de-France, qu'il n'est guère de ville ou de village qui n'en puisse encore à présent faire la monstre. Ils savaient que, égaux pour l'adresse aux archers anglais, si parfois ils avaient été moins heureux, ce n'était pas que chez nos français le courage fût moindre, mais que la fougue des gens d'armes avait paralysé leurs efforts. Dès 1729, Louis XV, à l'exemple des rois ses ancêtres, se fait recevoir, avec le duc de Bavière, chevalier de l'Arquebuse royale, et dans l'assemblée des cinquante-six compagnies, où les *Dormeurs* de Compiègne rendent le bouquet du prix général aux *Cogs* de Dormans, aux *Cochons* de Crépy, aux *Friants* de Noyon, aux *Pêches* de Corbeil, aux *Sables* d'Étampes, aux *Singes* de Chauny, aux *Hiboux* de Meulan, le Roi Très Chrétien ne dédaigne point d'assister à ces jeux, où il trouvait l'image et le souvenir de batailles qui — telle Bouvines — ne furent pas toutes malheureuses. C'est ici, le 14 mai 1770, que Louis XV vient recevoir

l'épouse qu'il destine à son petit-fils, et n'est-ce pas joli ce cortège où, sous l'escorte des gardes du corps et des gendarmes, des cheval-légers et des mousquetaires, tambours battant, trompettes sonnantes, timbales blousant et hautbois chantant, précédé des dix carrosses des écuyers de Mesdames, des gentilshommes de la Manche du Dauphin, des grands officiers de la Couronne, ayant au devant le Vol du cabinet et les trompettes de la Chambre, le carrosse royal où Sa Majesté est avec ses filles et son fils s'avance, suivi de tous les carrosses de la Cour? Et c'est ainsi qu'on marche jusqu'au pont de Berne, à la lisière de la forêt, et c'est un tableau encore qu'on peut montrer, le Roi mettant pied à terre, Marie-Antoinette à ses genoux, la Famille royale, avec Mesdames en grand habit, cette Cour innombrable toute vêtue d'or et de soie, chatoyante et bigarrée, les uniformes divers des gardes et, sur les talus, au bord, de la route, un peuple en liesse.

Reine, Marie-Antoinette revient presque chaque année, jusqu'en 1785, en ce palais qu'affectionne le Roi. Louis XVI a décrit



Cliché Matret.

A COMPIÈGNE PENDANT LE SÉJOUR DE LEURS MAJESTÉS RUSSSES  
CE QUI FUT LE SALON DES DAMES DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

cette forêt et a fait imprimer — on dit, imprimé lui-même — les pages qu'il y a consacrées, car, si agréable qu'il trouve le château, ce n'est pas lui qu'il vient chercher, c'est la forêt. La chasse seule depuis Clovis, en 486, a attiré ici les rois de France; c'est la chasse, en cette merveilleuse forêt, qui a justifié et expliqué leurs longs séjours, et si c'est une jolie chose en France que ce château, rien ne vaut la forêt avec ses futaies, ses étangs, ses larges percées, la disposition du carrefour du Puits du Roi — qu'établit François I<sup>er</sup> — avec les huit grandes avenues qui y aboutissent, les cinquante-quatre routes par lesquelles Louis XIV relia entre elles les avenues, et les deux cent vingt-neuf routes que perça Louis XV dans les autres parties. Mais c'était de quelque luxe alors une chasse du Roi, et lorsque, le 30 août 1652, Louis XIV donnait le rendez-vous au Puits du Roi, il s'y trouvait cent carrosses et huit cents cavaliers.

La Révolution passe; la marée qui ne devait emporter que les abus emporte le Roi qui décrivait Compiègne, la Reine qui y

est arrivée d'Autriche retrouver son fiancé, les nobles qui leur faisaient cortège, les gardes qui composaient leur escorte, jusqu'aux saintes femmes qui priaient pour la France. Le 17 juillet 1794, sur l'échafaud de la Barrière du *Trône renversé* montèrent, l'une après l'autre, les seize carmélites de Compiègne, « convaincues de s'être rendues les ennemies du peuple et d'avoir conspiré contre sa souveraineté en formant des rassemblements et conciliabules contre-révolutionnaires, en entretenant des correspondances fanatiques, en conservant des écrits liberticides, ainsi que les caractères de ralliement des rebelles de la Vendée ». Elles furent condamnées sans qu'un témoin fût entendu contre elles, sans qu'on alléguât contre elles d'autre crime que d'être restées religieuses au fond du cœur, et elles moururent en chantant le *Veni Creator*. Dans le château démeublé et saccagé, dont on a enlevé pour les vendre les glaces, les marbres, les parquets, les boiseries, la Convention installe une section du Prytanée. C'est aux jeunes élèves du citoyen Crouzet, habiles à détruire les signes odieux de la tyrannie, qu'est livrée l'œuvre des Gabriel. On s'étonne qu'il en reste quelque pierre. Heureusement, pour



arrêter la dévastation, pour relever les ruines, pour restaurer le palais et cette France, un homme a surgi. D'abord son regard ne s'est point arrêté sur la mesure qu'est devenue ce château. Il a d'autre besoin. A la place de Crouzet, appelé à Saint-Cyr, il a seulement nommé au Prytanée Berton, son ancien directeur de Brienne, car il fut reconnaissant envers ses maîtres, et ceux qui avaient pris soin de sa jeunesse, son intelligente bonté les rappelait de l'exil, leur assurait des emplois de leurs capacités, leur ouvrait les carrières où ils pouvaient être le mieux utiles à la Patrie. Comme il a gardé sa gratitude et qu'il n'hésite pas à la témoigner publiquement, un jour de l'an IX, passant par Compiègne, il vient jusqu'au château pour voir Berton, mais il ne s'arrête pas, chassé qu'il est par une figure de concussionnaire qu'il a reconnue. Il ne prisait ni les financiers véreux, ni les voleurs des deniers publics. En attendant qu'il les châtiât, il les fuyait.

En l'an XII, il réunit à Saint-Cyr les deux sections du Pry-

tanée, mais il transporte en échange à Compiègne l'École des Arts et Métiers, qu'avait instituée M. de la Rochefoucauld, et qu'il prend au compte de la nation. Cette même année, allant en Belgique, il s'arrête avec Madame Bonaparte et visite le château pour la première fois. Les appartements, saccagés pour le compte des élèves du citoyen Crouzet, ont été transformés en ateliers. Partout des enclumes, des soufflets, des forges, des tables de menuisiers, des établis de tailleurs et de cordonniers. Il reste les murs et les plafonds. Pour dîner, le Consul n'a que le vestibule en haut du grand escalier. Mais les proportions l'ont frappé, le site, la forêt, les souvenirs. Il a horreur de ce qui est la dégradation, parce qu'elle est une forme de désordre. Dès cette heure, il décide la restauration du château; seulement, il sait qu'il faudra bien de l'argent et il veut se rendre compte. Pour voir son frère Louis, qui est à Compiègne avec ses dragons, il revient donc le 26 prairial an XII, et, après une



Gliché Mairat.

A COMPIÈGNE, PENDANT LE SÉJOUR DE LEURS MAJESTÉS RUSSSES  
CE QUI FUT LA CHAMBRE À COUCHER DE MADAME LOUBET

manœuvre à pied, de huit heures à midi, il visite à nouveau, puis il monte à cheval jusqu'à la tombée du jour, fait encore manœuvrer et, dans la nuit, retourne à Saint-Cloud. Une heure d'inspection entre deux exercices de huit heures lui a suffi. Dès l'année suivante, les travaux sont en train : on achète pour 120,629 francs soixante hectares à trente et un propriétaires et on dépense en restauration des bâtiments 47,892 francs. Il pense à un rendez-vous de chasse à la Faisanderie, à défaut au *Puits de l'Empereur*. Car, lui aussi, la chasse l'attire, mais il subordonne toujours le plaisir qu'il peut prendre à l'utilité générale. Si, à la fin de cette même année, il songe à mettre hors du château l'École des Arts et Métiers, il la veut à Compiègne même, à l'abbaye Sainte-Corneille; car s'il compte résider au palais, « cette école, ainsi située, se trouvera, sous ce rapport, ce qu'est pour lui l'École de Fontainebleau », une pépinière de sous-officiers et d'officiers pour la grande armée du Travail. Ce n'est que sur les instances de Jessaint, son ancien camarade de Brienne, préfet de la Haute-Marne, qu'il se détermine, le 5 septembre 1806, à transporter l'école à Châlons. Alors seulement, sur le budget de la Couronne de 1807, il ordonne, pour le château, les travaux d'ensemble et arrête un plan qui sera exécuté d'année en année sous la direction de Bertault, architecte de Malmaison, et sous le haut contrôle de Fontaine.

En trois années, sans qu'il prélève un centime des fonds de l'État, l'Empereur dépense à Compiègne seulement en bâtiments : 2,444,608 francs. Comme, en 1810, il reste à dépenser 1,074,063 francs 85 centimes, ce sera au total 3,513,671 francs 85 centimes, soit un excédent de 1,436,906 francs 93 centimes sur le devis primitif d'à peine deux millions. Il y ajoute 331,338 francs en 1811 et un crédit de 1,360,309 francs en 1813. Le mobilier entré à cette date dans le château monte à 2,359,438 francs 72 centimes. De 1807 à 1813, pour mettre Compiègne au rang des palais impériaux, il a donc été dépensé au moins 7,569,756 francs, sans compter les travaux des jardins qui ont occupé plus de cinq cents ouvriers pendant deux ans et les traitements et gages du personnel permanent, composé de : un gouverneur, deux concierges, un garde des bouches, deux garçons d'appartement, cinq frotteurs, quatre balayeurs, cinq portiers, une lingère, deux gardes-parc, deux jardiniers, deux garçons, un garde de la pompe à vapeur, un architecte, un garde-magasin et trois employés, lesquels à eux tous prenaient par année 65,700 francs.

Dès le 29 février 1808, Duroc, envoyé en inspection, a trouvé les travaux si fort avancés, que, le 5 mai, traitant à Bayonne avec le roi d'Espagne, l'Empereur, qui n'a pu encore s'attacher à Compiègne, met le palais impérial, les parcs et forêts qui en



dépendent à la disposition du roi Charles sa vie durant. Il donne immédiatement les ordres à Talleyrand, pour que tout y soit prêt au 1<sup>er</sup> juin, et établit, en attendant, la cour d'Espagne à Fontainebleau ; mais il a hâte qu'elle en quitte. Le 18 juin seulement, le roi d'Espagne arrive à Compiègne où tout est prêt pour le recevoir. Il amène assez peu de train ; seulement la Reine, l'infant Don Francisco, sept à huit officiers d'honneur et le triple ou le quadruple de domestiques. Mais les aménagements qui ont été faits pour l'Empereur ne lui conviennent pas. Il faut qu'on déplace les cuisines et les autres dépendances de ses appartements. Coût : 62,919 fr. 15 centimes. Et, dès le 3 juillet, il écrit à l'Empereur que l'air de Compiègne lui est mauvais et qu'il désire passer dans les provinces méridionales. L'Empereur répond, le 15 juillet, en offrant Nice, dont « l'air est réputé un des plus tempérés de l'Europe », et en assurant d'ailleurs le roi que, « dans toutes les provinces de France et d'Italie, il trouvera, comme à Compiègne, tout le monde empressé de lui plaire et de faire ce qui pourrait lui être agréable ». Le roi préfère Marseille où il arrive le 18 octobre. Son séjour à Compiègne a donc été d'environ trois mois.

Rentré en possession du palais où les travaux d'ailleurs n'ont pas été interrompus — car dans l'année on y a établi deux nouvelles bibliothèques — l'Empereur donne, en 1809, une vive impulsion aux aménagements intérieurs qui se trouvent ainsi à peu près terminés au commencement de 1810.

L'Appartement de l'Empereur tel qu'il était alors n'avait nul rapport avec ce qu'on voit aujourd'hui. Le Grand cabinet, entièrement tendu et meublé en tapisserie des Gobelins, avait aux murs des tableaux précieux et dans les coins de hauts candélabres très riches ; la Chambre à coucher était tendue et meublée en étoffe de soie cramoisie, rehaussée d'or, la Bibliothèque, exécutée en bois français imitant l'acajou et ornée de bronzes dorés, présentait, sur les consoles et la cheminée, les statues en pied des quatre auteurs les plus distingués du siècle de Louis XIV. De l'Appartement de l'Impératrice, il reste le Premier salon avec les huit tableaux de fleurs peints par Dubois et représentant différentes espèces de lis et le meuble fond blanc à fleurs en tapisserie de Beauvais. Le Grand salon en stuc, imitant l'agate avec quatre panneaux de Girodet, représentant les saisons et un plafond « charmant », *l'Aurore*, par le même maître, avait un

meuble de soie fond vert rehaussé d'or, et passe à tort pour avoir été la chambre à coucher. Dans celle-ci, « le lit offrait l'aspect de deux cornes d'abondance remplies de fleurs et de fruits. Le ciel était composé d'une couronne de fleurs, au milieu de laquelle brillait le chiffre de l'Impératrice. L'étoffe du lit était de reps blanc avec galons et franges d'or. Les rideaux étaient relevés par deux statues de quatre pieds et demi en bois doré. Derrière le lit, se tendait une draperie romaine en soie fond nacarat, semée de pavots d'or. Les meubles étaient pareils à la draperie. »

Tel fut le cadre vrai où Napoléon se proposa de recevoir la jeune femme qui lui venait d'Autriche pour partager son trône et assurer à sa dynastie une définitive entrée dans la famille des rois. D'abord, c'était là que Louis XV avait reçu la dauphine Marie-Antoinette, et bien qu'il ne restât rien, peut-on dire, du décor intérieur, la forêt attestait, comme jadis, les générations disparues et les pierres de ce palais étaient signées des rois passés. Puis, jamais dans ce château, Joséphine n'avait paru, et, par une sorte de pudeur, il écartait de ses joies, l'image attristée de son ancienne compagne. Pour dire les splendeurs qu'il traînait à sa suite, pour dénombrer les rois et les princes, pour raconter le cortège des maisons d'Italie et de France, il faudrait bien des pages. Neuf princes régnants, cent officiers, deux cents domestiques, c'est le moins, et pourtant regrettait-il d'avoir préféré Compiègne à Fontainebleau. « Voilà, disait-il, la vraie demeure des rois, la maison des siècles. » Ici, cet homme, en qui vivaient les âges, se sentait presque dépaysé, parce que c'était trop son œuvre. Il incarnait en lui, par une sorte de miracle unique, toutes les passions, les rêves, les velléités d'ambition de ceux-là qui avaient fait la France ; il épousait leurs querelles, il réalisait leurs chimères. S'étant mis en leur place, il ne répudiait rien de leur héritage et tout ce qu'ils avaient voulu de grandeur pour la nation, de splendeur pour leurs armes, d'éclats pour leurs palais, c'était son bien, et, de même, quiconque avait dans les conseils ou dans les armées honoré la France, quiconque l'avait bien servie, quiconque portait à son nom une fleur de gloire, c'était à lui, — en sorte, que faisant à sa jeune fiancée les honneurs de la patrie nouvelle, c'étaient les siècles et l'histoire qu'il conviait pour l'accueillir — la France, toute la France !

FRÉDÉRIC MASSON.



Cliché Mairet.

A COMPIÈGNE, PENDANT LE SÉJOUR DE LEURS MAJESTÉS RUSSSES  
CE QUI FUT LE CABINET DE M. LOUBET





P. Toussaint, del.

S. M. L'EMPEREUR NICOLAS II





Cliché Matuszewski (Maison Benque).

ARRIVÉE DE L'EMPEREUR DE RUSSIE A LA CHAMBRE DE COMMERCE DE DUNKERQUE

## Dunkerque et Reims

Un chapitre d'histoire en quatre alinéas : *Dunkerque — Fresnes — Reims — Bétheny !*

Elle a été trop copieusement racontée et commentée, cette « semaine russe », pour qu'on puisse se flatter d'enrichir, au bout de huit jours, ces narrations de quelque nouveauté...

Il ne s'agit donc ici que d'en offrir au lecteur un résumé rapide, et, parmi tant d'impressions éblouissantes et confuses, de fixer l'ordre de ses souvenirs...

Dunkerque, d'abord.

C'est ici que nos hôtes impériaux accosteront la terre française, et que le chef de l'État ira leur porter le premier salut de la nation.

Mauvais temps ! Depuis la veille il pleut, et la première journée du voyage de M. Loubet, consacrée aux Dunkerquois, dont le somptueux hôtel de ville s'inaugurait à cette occasion, fut une journée d'inquiétude, de mélancolique attente...

Mais la pluie heureusement a cessé, et quand, le mercredi 18 septembre, à huit heures du matin, le Président franchit d'un pas alerte, et la mine souriante, la coupée du *Cassini*, les visages sont rassérénés.

Et pourtant ce n'est pas encore le temps rêvé — le temps de la Reine — comme disaient naguère nos voisins d'outre-Manche. Le vent souffle furieusement, et derrière le *Cassini*, qui s'éloigne,

on voit danser d'inquiétante façon la flottille où se sont embarqués quelques centaines d'invités et de curieux.

Mais le désir, l'impatience de voir ont donné du courage à tout le monde, et c'est par une acclamation de soulagement et de joie qu'au bout d'une heure sera saluée là-bas, sur la mer houleuse et grise, l'apparition des deux cheminées trapues du *Standart*, crachant à l'horizon leurs fumées noires.

Le *Cassini* s'est rapproché, mais l'état de la mer rend l'accostage impossible et les premiers saluts ne peuvent être échangés qu'à distance, dans le fracas des salves...

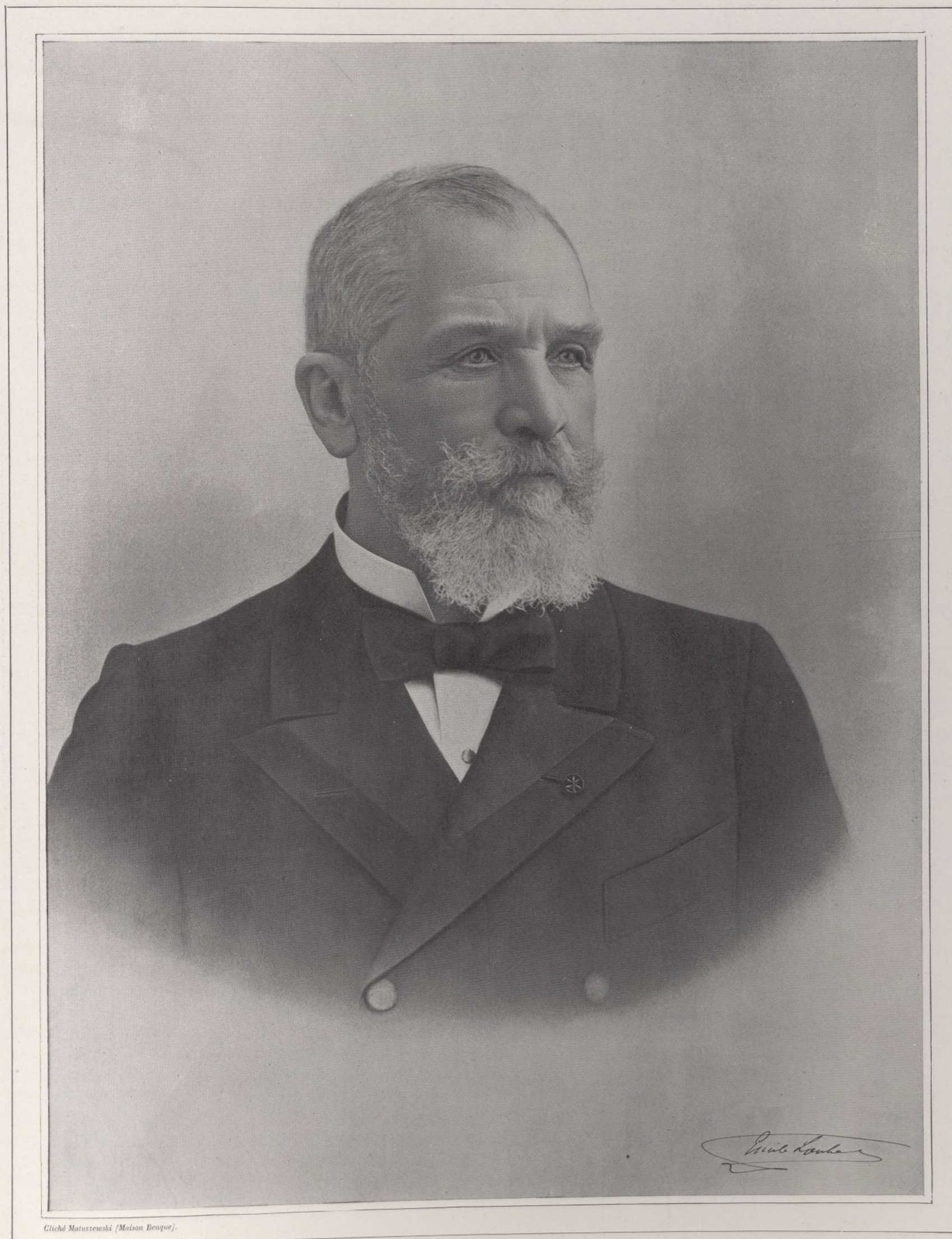
Les deux flottes maintenant cheminent « de conserve », et ce n'est qu'en vue de Dunkerque que le Président pourra, sur une mer un peu plus calme, quitter le *Cassini* et aller porter son souhait de bienvenue aux souverains.

Il est à ce moment onze heures et la revue commence. L'Escadre, commandée par le vice-amiral Ménard, compte près de quarante bâtiments présents.

« Le *Standart*, écrit un témoin, M. Pierre Decourcelle, s'avance, suivi de ses satellites, environné d'une escorte de noirs et audacieux torpilleurs — ces guêpes de la mer — et s'engage entre les deux lignes de l'escadre, étincelantes d'acier, frémissantes des hurlements de la poudre et bruissantes de hourras.

« Au-dessus des canons, aux gueules béantes, longs comme des télescopes, les matelots se tiennent en chaîne. Les officiers,





*Gliché Matuszewski (Maison Benque).*

M. ÉMILE LOUBET  
PRESIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE





J.-F. Lagrand, pinx.

MADAME ÉMILE LOUBET



sur les passerelles, restent immobiles, bicornes en main, tandis que lentement passe le yacht noir, et que les cuivres portent les accents de *la Marseillaise* à la foule massée sur la jetée de Dunkerque, étincelant dans un échevèlement joyeux de pavillons et de flammes.

« Et le merveilleux spectacle est à la fois imposant et reposant, car chacun songe que ce gigantesque appareil de guerre n'est là que pour la paix.

« Puis on vire de bord, et les navires les plus éloignés décroissent, tandis que leurs contours s'estompent dans la fumée... La revue est finie... On rentre au port. »

C'est d'abord notre Président, revenu à bord du *Cassini*, que saluent les acclamations des Dunkerquois. Puis une demi-heure encore s'écoule ; un coup de canon retentit ; le *Standart* vient d'entrer dans le bassin Freycinet. Laissons ici la parole au plus consciencieux des historiographes de ces fêtes, à notre confrère Chincholle :

« Les jumelles se braquent sur le groupe central ; elles ne tardent pas à découvrir, au milieu de ses officiers, le Tsar



Dreyfus-Gonzalez, peint.

M<sup>me</sup> WALDECK-ROUSSEAU

Cliché Braun, Clément &amp; Cie.

dans l'uniforme que les Parisiens connaissent. Le canon se tait. La musique de nos soldats joue l'Hymne russe. La musique du *Standart* joue *la Marseillaise*.

« Le public est tellement impressionné qu'il n'ose encore pousser un cri. Le silence, à ce moment, est vraiment imposant. La coupée du *Standart* n'est point, comme celle du *Cassini*, sur le pont. Elle s'ouvre à l'étage inférieur. On voit donc le Tsar et ses officiers s'engager et disparaître dans un escalier.

« On avait remarqué sur le pont, à côté des officiers, un pope en sa soutane bleue. Tout à coup, on entend des prières ou plutôt des réponses faites par plusieurs à une prière que le Tsar adresse toujours à Dieu avant de quitter son bateau. Le pope bénit le Tsar et la Tsarine, ce que, paraît-il, il ne manque jamais de faire quand ses souverains descendent à terre.

« La Tsarine met la première le pied sur la passerelle. Elle passe tout près de moi. Je puis donc bien la voir. Les Parisiens ne la reconnaîtront plus. Ils l'ont vue pâle et mince, presque séraphique. La maternité l'a fortifiée. Elle a maintenant du rouge aux joues.



Cliché Otto.

M<sup>me</sup> PAUL DESCHANEL

Cliché Otto.

M<sup>me</sup> LA MARQUISE DE MONTEBELLO



« Mais ce qu'elle a conservé, c'est son sourire et sa modestie. Elle est vêtue d'une robe noire très simple et coiffée d'une toque comme en ont nos bourgeoises.

« Le Président de la République, qu'encadrent les présidents des deux Chambres, l'attendent au bout de la passerelle. Elle tend sa main à M. Loubet, qui la baise, puis à MM. Fallières et Deschanel qui font de même.

« Le Tsar la suit. On aura peine aussi à le reconnaître. Il a un peu grandi, un peu grossi, sa figure s'est emplie. Très souriant, il serre de nouveau la main de M. Loubet qui lui souhaite la bienvenue sur la terre de France. »



Cl. Matuszewski (Maison Benque). LE COMTE LAMSDORFF  
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE RUSSIE

Le pain et le sel sont offerts, à la mode russe, par le maire de Dunkerque; puis ce sont les dames de la Halle qui se sont avancées vers la Tsarine et lui présentent leur souvenir : un poisson en vermeil.

La souveraine sourit et remercie, émue. Il est visible que ce dur voyage l'a violemment fatiguée; mais sa volonté est la plus forte. Elle saura répondre aux acclamations qui l'entourent, sourire à l'enthousiasme de cette foule ravie, et quand le moment sera venu de s'asseoir au premier banquet qui lui est offert sur la terre française, elle ne se dérobera pas à ce devoir, et c'est encore le sourire aux lèvres qu'elle le présidera.



Cliché Matuszewski (Maison Benque).

LE « STANDART » EN RADE DE DUNKERQUE  
(A l'extrême-avant, le commandant Giers et l'Empereur)



Il est près de quatre heures quand s'achève le banquet de la Chambre de Commerce. Et quatre heures plus tard, à la gare de Compiègne, l'Empereur et l'Impératrice retrouveront l'enthousiasme joyeux qui les saluait à Dunkerque.

Après le pain et le sel, et le poisson des pêcheuses dunkerquoises, c'est la simple gerbe de bruyères, cueillie dans la forêt, qui est offerte à la souveraine.

Elle semble ravie de cette exténuante journée, et l'on raconte qu'en s'installant en ce château, si artistement et somptueusement transformé en l'honneur des hôtes qui lui rendent pour la première fois visite, la gracieuse Tsarine exprimait sur notre Président, ce jugement :

« Mais il est charmant, M. Loubet, avec son air doux et



Cl. Matuszewski (Maison Benque). M. DELCASSÉ  
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE FRANCE

paternel ! C'est justement comme cela que je me faisais l'idée d'un chef de démocratie, d'un Président de République, quand, toute jeune, on m'enseignait l'histoire ancienne et moderne.

« C'est un sage, un vieillard, comme dans l'antiquité... un archonte d'Athènes... »

« M. Faure me faisait une tout autre impression. Il avait plutôt l'air d'un seigneur haut titré, qui aurait oublié de mettre son uniforme; tandis que M. Loubet, je ne le vois pas en uniforme; je le vois plutôt en chlamyde ou en toge.

« M. Faure devait être un Président directeur; M. Loubet doit être un Président juge et arbitre. »

N'est-ce pas tout à fait joli et d'une piquante justesse ?



Cliché Gerschel.

LE « CASSINI » PRÊT À ACCOSTER À LA CHAMBRE DE COMMERCE DE DUNKERQUE  
(À l'arrière, sous une tente en dais, le Président de la République et ses ministres)





M. P. DESCHANEL LE M<sup>re</sup> DE MONTEBELLO  
Président de la Chambre Ambassadeur de France  
des Députés en Russie

Le repos accordé à nos visiteurs impériaux ne sera pas de longue durée.

Ils sont arrivés à Compiègne mercredi soir, les oreilles pleines du triomphant tapage des canons de notre flotte; ce sont maintenant ceux de l'armée dont ils vont entendre la symphonie!

En route pour le Fresnois! Le train

nes » va tout à l'heure marquer le dénouement.

De toute la région une énorme affluence de curieux est venue, et joyeusement se répand autour des forts de Brimont-Fresnes, de Witry, de Berry, de Nogent-l'Abbesse, où l'action va se concentrer. Quatre corps d'armée, superbement entraînés, y prennent part.



M. P. DESCHANEL M. FALLIÈRES M. LOUBET  
Président de la Président du Président de la  
Chambre Sénat République

présidentiel les y amène le jeudi matin, un peu avant dix heures. Au seuil du petit village de Bourgogne, le généralissime, entouré de son état-major, attend le souverain.

Le Tsar a quitté l'uniforme d'amiral qu'il portait hier pour revêtir celui de colonel du régiment de Préobrajenski. Joyeux, il monte à cheval, et le cortège des cavaliers s'engage sur les douze kilomètres de champ de manœuvres qui s'étendent au-dessous du fort de Fresnes, où



L'AMIRAL ROUSTAN L'AMIRAL GÉRAIS M. P. DESCHANEL M. WALDECK-ROUSSEAU

Et bientôt éclatent les premiers coups de canon, puis les salves de carabines, indiquant que les cavaleries sont aux prises; puis, de partout, c'est le crépitement fou des fusillades...

Le Tsar n'a pas voulu suivre à distance cette formidable manœuvre, dont la combinaison savante semble au plus haut point l'intéresser. Il se mêle à la bataille, demande des explications, examine avec une curiosité attentive notre artillerie nouvelle, et ne rejoint l'Impératrice au fort de



Clichés Boyer. M. TH. POILPOT M. WALDECK-ROUSSEAU  
Artiste peintre Ministre de l'Intérieur

l'iront attendre l'Impératrice et le Président.

Une tente a été dressée, d'où nos hôtes peuvent jouir du plus merveilleux spectacle. Car le soleil, enfin, s'est mis de la fête et répand une lumière radieuse sur cette campagne moisie où nos troupes du Nord et de l'Est ont, depuis le matin, commencé les évolutions dont la « bataille de Fres-

Fresnes qu'à l'instant où le général Jeanerod en ordonne l'assaut.

« Scène émouvante et admirable », écrit un de nos confrères, M. Ardouin-Dumazet, qui a suivi pas à pas cette dernière phase de la manœuvre.

« Les régiments furent bientôt à la contrescarpe, sous les yeux du Tsar et du Président. Toute cette masse se jeta



M. GEORGES LEYGUES M. BAUDIN  
(Instruction publique) (Travaux publics)

A BORD DU « CASSINI »





Glisché Boyer.

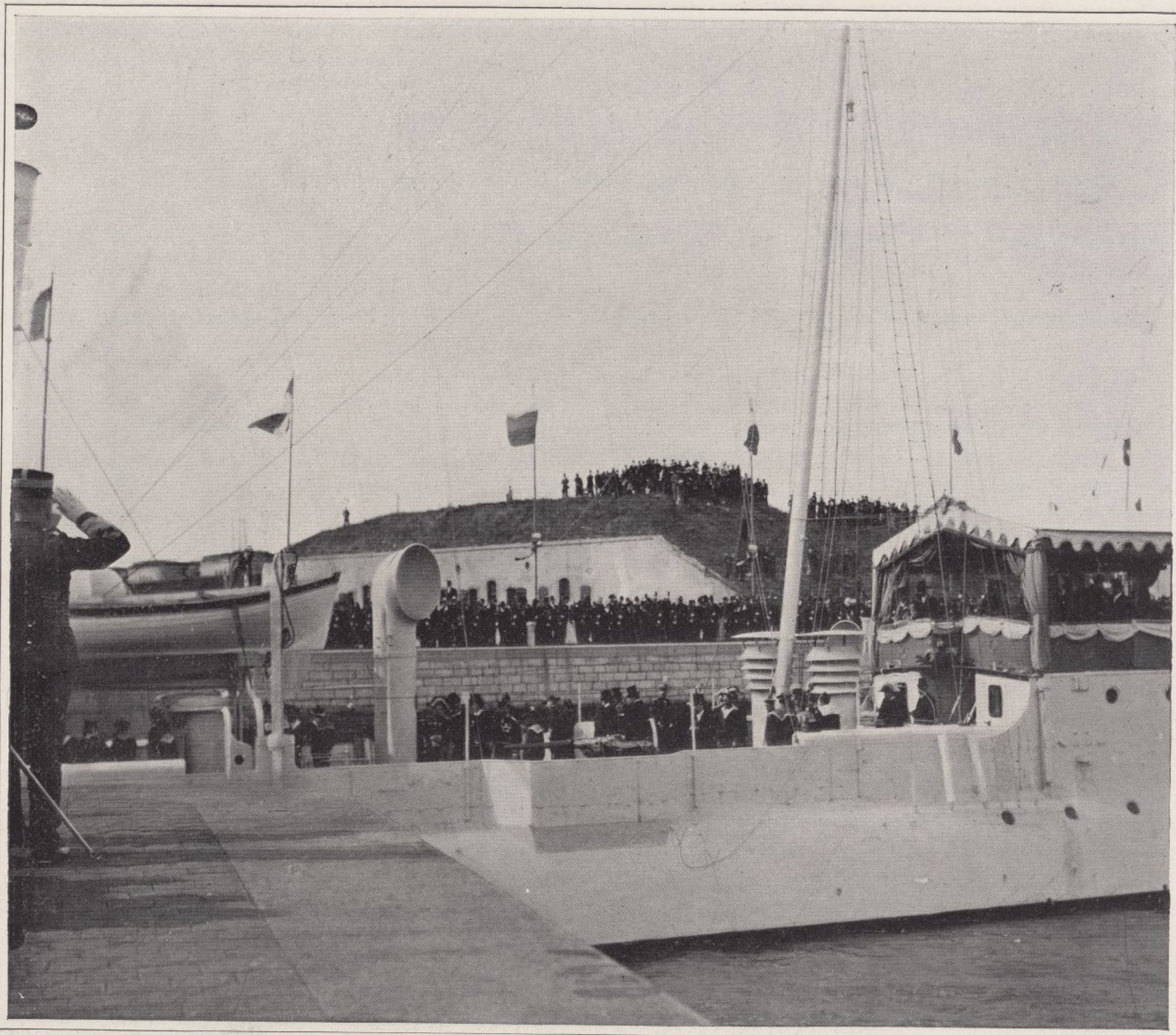
M. DELCASSÉ

M. WALDECK-ROUSSEAU

M. LOUBET

LE PRÉSIDENT QUITTE LE « CASSINI » POUR SE RENDRE A BORD DU « STANDART »





Cliché Matuzewski (Maison Bouque).

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE QUITTE DUNKERQUE A BORD DU « CASSINI »  
POUR SE RENDRE AU-DEVANT DE L'EMPEREUR

à grands cris au milieu du réseau des fils de fer, où des passages avaient été ménagés, et arriva au bord du fossé profond qui semblait un obstacle infranchissable.

« Alors ce fut une scène merveilleuse. Pris de délire, les hommes bondissaient, évitaient habilement les fils de fer, et, parvenus par flots sans cesse renouvelés au bord de l'abîme, faisaient un feu terrible contre les défenseurs réunis sur les glacis.

« Le génie arrivait. Les sapeurs, armés d'énormes pinces, coupaient les fils de fer; d'autres portaient des échelles et commençaient à descendre dans le fossé, suivis par la foule impatiente des lignards.

« D'autres arrivaient avec des ponts volants et les jetaient en travers. Derrière les soldats, la foule des curieux avait pénétré sur les glacis, et c'était fantastique, ces chapeaux hauts de forme et ces toilettes printanières dans cette masse grossissante et enfiévrée!

« ... Si le mot ne semblait trop gros, je vous

dirais que cet enlèvement du fort de Fresnes fut épique. Les musiques jouant la charge, la fusillade, les hurrahs des assaillants, les cris de la foule acclamant le Tsar se mêlaient dans un tumulte grandiose et bon enfant à la fois. »

L'Empereur, l'Impératrice et le Président se dirigent à

présent vers le fort de Witry, dont les troupes assaillantes vont également s'emparer, tandis qu'autour des deux derniers forts de Nogent-l'Abbesse et de Berru, le même mouvement se dessine... Mais il est une heure et demie. Les clairons sonnent, et il y a là cent mille hommes qui éprouveraient grand plaisir à prendre le café. La manœuvre est finie.

Et maintenant à table! L'Impératrice, très émue par le grandiose spectacle qui vient de lui être donné, ne semble pas pressée des'y rendre. Un appareil photographique à la main, la jeune souveraine ajoute quelques instantanés à la belle collection qu'elle feuillitera l'hiver prochain, dans le grand calme des



Cliché Boyer.

A DUNKERQUE

LES DAMES DE LA HALLE PRÉSENTANT A S. M. L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE UN POISSON EN VERMEIL



soirées de famille, à Saint-Petersbourg... En attendant, on déjeune. La casemate du fort, où les souverains et M. Loubet ont pris place, a été transformée en la plus élégante des salles à manger. Les murs en sont tendus de soie brochée jaune, et, sur le fond de ces tentures, se détachent de somptueuses tapisseries d'Audran. La table impériale est toute jonchée de fleurs rouges, au milieu desquelles s'érige un bouquet d'edelweiss. La Tsarine sourit à ces fleurs, dont la variété l'enchanté. Et, jus-

qu'à la fin de son séjour, elle en trouvera ainsi à portée de ses yeux et de sa main, et toujours différentes : elle aura traversé la France dans un décor changeant de fleurs fraîches, où pas un bouquet ne s'est « répété » deux fois...

\*\*\*

Il est près de quatre heures quand le train impérial entre en gare de Reims. C'est ici la troisième étape du voyage. L'admi-



Cliché Matuszewski (Maison Benque).  
COLONEL KUZMIN-KOROWAJEFF  
Attaché à l'Etat-Major Général

COLONEL LARAZEFF  
Agent militaire attaché à l'Ambassade  
de Russie

GÉNÉRAL SAHAROFF  
Chef de l'Etat-Major Général

COLONEL LUKIANOFF  
Attaché à l'Etat-Major Général

COMMANDANT LANCRENON  
Officier d'ordonnance du général Pendszec

L'ÉTAT-MAJOR RUSSE AUX GRANDES MANŒUVRES DE 1901

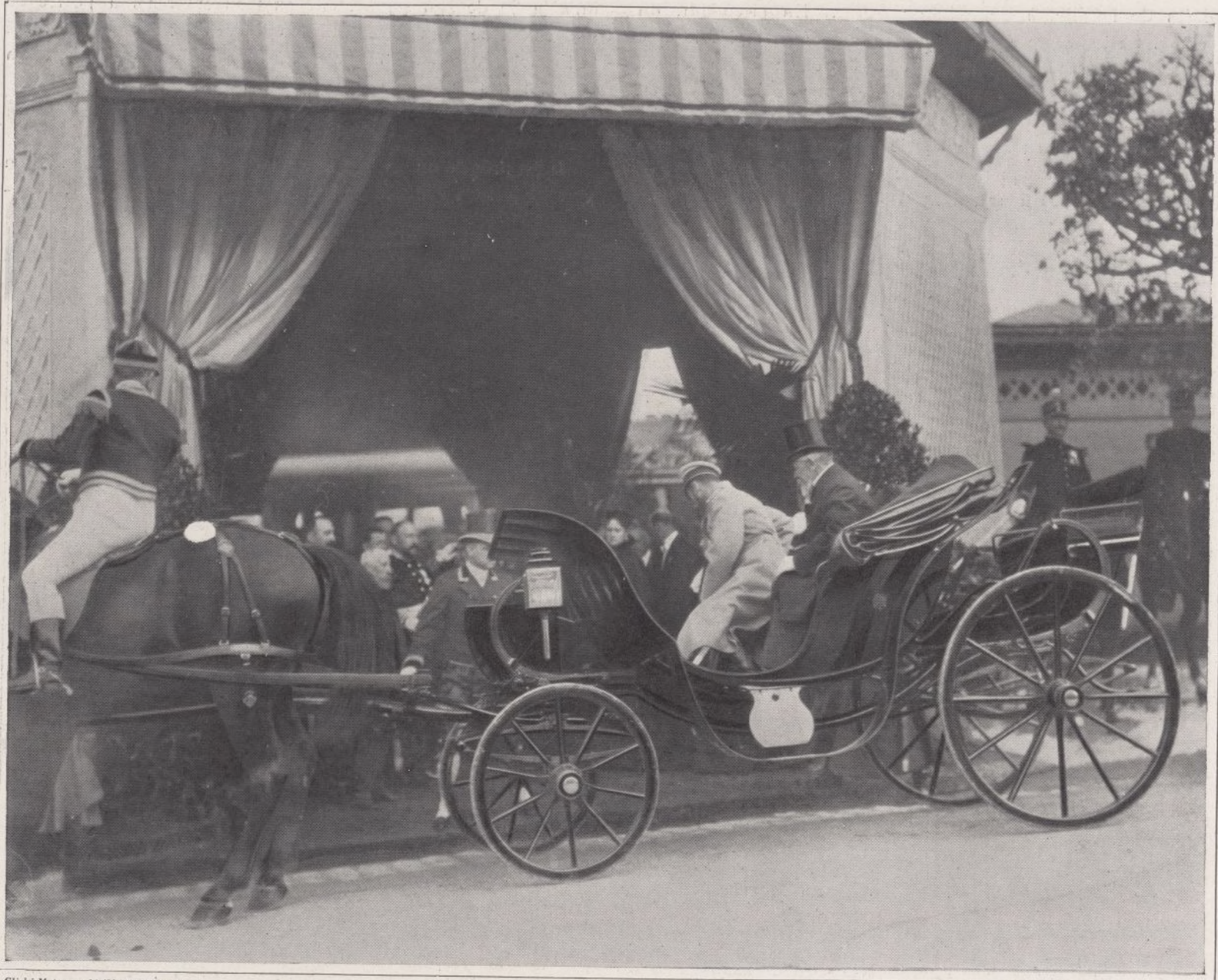
nable cathédrale était trop près du champ de bataille de Fresnes pour que les souverains n'eussent point le désir de la visiter en passant, et de venir s'incliner devant ses reliques célèbres.

Les rigueurs du formalisme politique (non moins sévères que

celles du protocole) les retiennent un instant à l'hôtel de ville, où les autorités locales sont venues les saluer.

Au seuil de la cathédrale, Mgr Langénieux les reçoit. L'Empereur et l'Impératrice se sont avancés aussitôt dans la nef, que





Cliché Matuszewski (Maison Béquet).

L'Impératrice    L'Empereur    Le Président

A LA GARE DE COMPIÈGNE. — LE DÉPART POUR LES MANŒUVRES



Cliché Boyer.

L'EMPEREUR ET LE PRÉSIDENT QUITTANT LA GARE DU FRESNOIS POUR SE RENDRE AUX MANŒUVRES





Cliché Boyer.

S. M. L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE SE RENDANT A LA REVUE RENCONTRE UN GROUPE DE CYCLISTES

l'électricité, du haut en bas, illumine. La *Marche de Jeanne d'Arc*, de Gounod, est exécutée par les orgues, dont un chœur de trompettes soutient les voix puissantes.

Les visiteurs, guidés par le cardinal, ont gagné les trois chapelles, où celui-ci a fait disposer et leur présente les plus intéressants souvenirs du trésor de la cathédrale.

Ce sont de précieux ciboires, des patènes du plus rare travail, les restes de la Sainte-Ampoule, le calice de Saint-Remi, et enfin les chasubles qui ont servi au sacre de trois rois : Louis XIV, Louis XVI et Charles X.

Des souvenirs sont offerts. Mgr Langénieux présente à l'Impératrice un album de vues de la cathédrale ; un éditeur rémois



Cliché Boyer.

L'EMPEREUR

GÉNÉRAL ANDRÉ GÉNÉRAL PERCIN COLONEL GALLET  
Ministre de la Guerre Chef de cabinet Sous-chef de cabinet

AUX MANŒUVRES. — L'EMPEREUR DE RUSSIE, PLACÉ SUR LE MAMELON DE BERRU, SUIT LE DÉVELOPPEMENT DU THÈME





Cliché Boyer.

AUX MANŒUVRES. — SUR LE MAMELON DE BERRU  
L'Empereur de Russie se faisant expliquer le mécanisme d'un canon de 0<sup>m</sup>,075

lui remet un exemplaire luxueux d'une très belle *Histoire de la Cathédrale*, dont un professeur du lycée de Reims, M. Bazin, est l'auteur.

Et c'est la fin d'une brillante et laborieuse journée!

Le train présidentiel, dont une foule immense salue le départ de ses acclamations, rentre immédiatement à Compiègne. Mais on a décidé de laisser à nos hôtes le loisir de se reposer de tant de fatigues... Présidents, ministres, escortes officielles, — tout le monde s'est effacé discrètement. Et dans le grand silence du vieux château impérial, le Tsar et la Tsarine goûtent cette volupté de dîner en tête à tête, — bourgeoisement...

\* \* \*

Vendredi... journée de repos pour les souverains; pour les Parisiens, journée de fièvre — et de déception.

Car on les attendait à Paris; et, jusqu'au soir, la bonne foule curieuse, entassée aux abords de la gare du Nord et sur les trottoirs de l'avenue et du pont Alexandre III, gardera l'espoir de voir brusquement surgir le couple impérial et de l'acclamer.

Eux, pendant ce temps, goûtent à quelques lieues de Paris, dans la paix de l'exquise résidence où la France eut la coquetterie de les loger, la volupté d'un peu de repos. Et ce n'est pas de l'oisiveté encore que ce repos-là... car une journée — coupée de visites, de présentations, de conversations (on dit même qu'il s'en tint d'assez

graves à Compiègne, ce jour-là) — n'eût pas suffi, pour nos hôtes, à épuiser l'intérêt du spectacle que Compiègne seul leur donnait. Compiègne! c'est-à-dire plusieurs morceaux précieux de notre histoire encadrés dans un des plus délicieux décors d'élégance et d'art qu'ait jamais réussi à improviser le goût attentif de nos *impresarii* officiels... Je n'ai pas à parler de Compiègne ici, cette tâche a été confiée à une plume infiniment plus autorisée et compétente que la mienne. Tout ce que l'on peut dire — et ce que tout le monde pensera après avoir lu l'étude si savamment documentée de M. Frédéric Masson, c'est

que Compiègne fut vraiment, en ces journées mémorables, la résidence qu'il fallait choisir, — le cadre idéalement approprié à son objet.

Une fête de gala terminait cette calme journée de vendredi — durant laquelle, à Reims, nos troupes préparaient leur solennel défilé du lendemain. Un de nos collaborateurs, dont un pseudonyme masque l'identité et qui dut à sa situation... très officielle de pouvoir assister à cette fête, la racontait en ces termes dans *le Figaro*:

« C'est par le train de trois heures cinquante que les privilégiés ont commencé à arriver. Les uns sont des invités du premier degré, que le devoir, en même temps que le plaisir, attirent à Compiègne, et qui tous, ou presque tous, ont dans l'organisation de la fête leur part de responsabilité: tels M. Adrien Bernheim, M. Claretie, M. Gailhard.



Cliché Boyer. L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE, LE PRÉSIDENT, PRÉCÉDÉS DE M. CROZIER descendant du mamelon de Berru et allant déjeuner au fort de Witry



« Les autres sont les membres du gouvernement qui vont tout à l'heure prendre part au diner. Les premiers, qui n'auront pas le temps de s'habiller là-bas, sont en habit, et sur le quai de la gare, avec le col de leurs pardessus relevé, ils ont l'air de joyeux viveurs que l'aube matinale a surpris. Les seconds, qui ont leur chambre réservée et pourront à loisir y revêtir la tenue de soirée, opposent à la gêne des voyageurs en frac l'aisance de leurs complets de voyage.

« En même temps, dans le train ordinaire qui part et arrivera avec le train spécial, voici tous les artistes que leurs directeurs ont convoqués dès trois heures à la gare du Nord. Ils sont ravis de jouer devant le Tsar. Ils avaient craint, après la répétition de samedi et la mort du président Mac Kinley, que le spectacle ne

fût décommandé. L'annonce de son maintien a réjoui tous les cœurs.

« Les trains suivants, ceux de cinq heures et de sept heures, amènent le reste des convives du diner et les spectateurs de la représentation. Et certes le coup d'œil n'est pas banal, à la descente des wagons, des uniformes et des robes de bal, des décorations et des diamants se pressant dans la gare de Compiègne, s'entassant dans les voitures, tous s'offrant les uns aux autres un secours inutile et courtois, blâmant, cela va de soi, les organisateurs qui n'en peuvent mais. Une bonne averse et c'eût été complet ! »

La salle du théâtre, blanche et or, est très simplement décorée. Le balcon, face à la scène, est coupé par l'espace réservé aux



Cliché Winckelsen.

AUX GRANDES MANŒUVRES  
LE GÉNÉRAL BRUGÈRE ET SON ÉTAT-MAJOR DEVANT FRESNES

souverains. C'est dans cette loge d'honneur que prendront place, à côté de l'Empereur et de l'Impératrice, le président de la République et Madame Loubet, S. E. le comte Lamsdorff, S. E. le baron de Freedericksz, S. E. le général Hesse, S. E. le prince Ouroussoff, M. et Madame Waldeck-Rousseau, Madame Narischkine, Mademoiselle Olenine, princesse Orbeliani, les ministres avec leurs femmes, M. et Madame Combarieu, marquis et marquise de Montebello, prince Orloff, général Sakharoff, général Lucas, amiral Roustan, M. Paul Loubet et plusieurs officiers de la suite impériale et présidentielle.

Un grand diner a précédé le gala : tous les ministres y avaient

revêtu les insignes des ordres russes qu'ils viennent de recevoir. M. Loubet porte en écharpe, sous l'habit, le grand cordon bleu ciel de Saint-André ; le Tsar est en uniforme, — tunique vert sombre, sur laquelle se détache le grand cordon de la Légion d'honneur, et casquette blanche.

Il est neuf heures quand les souverains font leur entrée. Et presque aussitôt le rideau se lève, au milieu d'un silence profond.

Les souverains applaudissent d'abord le poème *A S. M. l'Impératrice de Russie*, de M. Edmond Rostand, que dit avec une grâce exquise — relevée d'une pointe de très sincère émotion — Mademoiselle Bartet.





Cliché Winkelsen.

AUX GRANDES MANŒUVRES. — LES OFFICIERS ÉTRANGERS

Puis deux actes du chef-d'œuvre de Musset, *Il ne faut jurer de rien*, sont interprétés par Mesdames Pierson et Muller, MM. Coquelin cadet, Leloir, Le Bargy, Truffier et Georges Berr.

« Le Tsar, dès les premiers mots, suit avec une attention marquée la langue de Musset, si harmonieuse et si vibrante. Cette prose, lumineuse et sonore à la fois, exerce sur lui l'attrait des vieux amis et des souvenirs familiers.

« On dirait que sa mémoire devance les acteurs. Souvent son regard s'anime à l'étincelle d'une réplique, ou bien dans ses yeux un éclair rapide de gaieté marque l'impression produite sur lui par la grâce légère du dialogue.

« Il se penche vers l'Impératrice et lui parle en souriant. Sa Majesté, elle aussi, subit d'ailleurs le charme. Elle a de temps à autre des sourires exquis, de ces sourires que Rostand chantait tout à l'heure. Et M. Loubet, visiblement, est heureux de la satisfaction que ressentent les hôtes de la France.»

C'est maintenant

le tour des danses. *La Sarabande*, de M. Georges Huë, et *le Menuet*, de Hændel, sont exécutés par l'élite du corps de ballet de

l'Opéra avec une perfection et un charme qui enchantent. Et cette fois encore, c'est l'Impératrice qui donnera le signal des applaudissements. A dix heures et demie, la fête est finie. Les souverains, accompagnés du Président et d'une partie seulement des invités qui les entouraient dans la loge d'honneur, se rendent dans un salon voisin, aménagé en buffet.

Les artistes de la Comédie-Française les y attendent, nos hôtes ayant exprimé le désir qu'ils leur fussent présentés; et après une demi-heure de conversation tout intime, où le Tsar a trouvé pour chacun d'eux un mot aimable, on se sépare... car il faudra se lever de très bonne heure demain matin!

\* \*

Elle commençait tôt, en effet, la dernière journée, — la grande journée de la Grande semaine!

A huit heures



Cliché Boyer.

LE GÉNÉRAL BRUGÈRE  
Président du Conseil de la Guerre





Cliché Winckelsen.

AUX GRANDES MANŒUVRES  
LES NOUVELLES BATTERIES D'ARTILLERIE. — CANONS DE 0<sup>m</sup>075

du matin, les Souverains, le Président et leur suite quittaient Compiègne et, directement, gagnaient le terrain de la revue, à Bétheny.

Après d'inquiétantes averses, tombées depuis la veille, le ciel était devenu pur, et devant la tribune impériale, autour de laquelle, depuis le lever du jour, une énorme foule s'entassait, se déployait un décor riant et splendide. Au fond, au premier plan, Brimont, en amphithéâtre sur sa butte; au-dessous, Bourgogne, le fort de Fresnes, les hauteurs de Witry et de Berru. Ça et là, des bois de pins rompant l'uniformité du cadre; au centre, l'énorme rectangle de quinze cents mètres sur mille, où tout à l'heure cent mille hommes évolueront; et tout autour, jusqu'au fond de l'horizon, les mouvements de troupes, achevant de prendre leurs places aux points que leur désignent les pavillons plantés, de distance en distance, sur l'immense plaine.

Neuf heures et demie. Tout le monde est en

place; un silence imposant règne. On attend. Un grand fanion tricolore, cravaté de blanc, signale la présence du généralissime, qui vient d'aller prendre sa place à la tête du 1<sup>er</sup> corps. Au-dessus de cette foule immobile d'uniformes, de chevaux, d'armes étincelantes, un ballon plane, à la nacelle duquel flottent, balancées par une brise très douce, les couleurs des deux nations amies.

Coups de canon. Il est dix heures; le drapeau tricolore et le pavillon impérial viennent d'être hissés aux deux mâts de la tribune d'honneur. C'est le Tsar. Il porte, comme à Fresnes et à Compiègne, l'uniforme de colonel du régiment de Préobrajenski et la casquette blanche. Monté sur un cheval noir de belle allure, il est aussitôt rejoint par le généralissime. L'Impératrice et le Président restent en voiture, conduits par six chevaux que mènent des artilleurs; le groupe éclatant des chefs algériens, sabre au clair, précède le cortège; et pendant une demi-



Cliché Matuszewski (Maison Benque).

LE GÉNÉRAL PENZELEG  
Chef de l'État-Major Général



heure, dans le bruit lointain des musiques, on les voit galoper le long des masses d'hommes immobiles, sur l'alignement desquels se détachent les drapeaux inclinés, qu'en passant l'Empereur salue...

\* \*

La revue est passée, et maintenant voici le défilé qui commence.

Les Souverains, le Président, les ministres ont pris place à la tribune impériale, dont les zouaves, artilleurs, lignards et « marsouins », qui représentent le corps expéditionnaire de Chine, forment la garde d'honneur.

Le généralissime, qui défile le premier, au milieu des applaudissements, salue le Tsar de l'épée et va se placer, suivi de son brillant état-major, en face de la tribune d'honneur, près du groupe si pittoresque des officiers étrangers.

Et l'armée passe.

Le soleil maintenant resplendit parmi les nuages, et sous sa

lumière, ce défilé de cent mille hommes semble un fleuve de vie où se confondent les couleurs des uniformes, des drapeaux, des fanions, les étincellements des armes et des casques. Un indescriptible enthousiasme anime et fait vibrer cette foule que n'ont lassée ni l'attente (elle est là depuis sept heures du matin !), ni les fatigues de la nuit (les trains à destination de Reims ont quitté à cinq heures la gare de l'Est !).

Les souverains semblent ravis. « Glorieux gaillards ! », dira tout à l'heure l'Empereur à un fonctionnaire de son escorte, en parlant de nos soldats.

Et tous en effet défilent avec un ensemble et un entrain admirables : les fantassins, les artilleurs, puis les trente régiments de cavalerie de la première armée, au son des trompettes.

Puis, la seconde armée — l'armée de l'Est — s'est avancée à son tour.

On acclame la division des chasseurs à pied, des alertes « vitriers » encadrant le drapeau de l'arme, la compagnie cycliste, les sapeurs aérostiers. L'enthousiasme des assistants ne fai-



Cliché Boyer.

L'EMPEREUR DE RUSSIE MONTE A CHEVAL, A LA GARE DU FRESNOIS, POUR ASSISTER A LA REVUE

blit point. Il éclatera, plus violent encore, s'il est possible, au moment de la charge finale de cavalerie. M. Ardouin-Dumazet écrit :

« A un signe du généralissime, l'immense ligne formée de deux rangs de régiments s'ébranle, se lance au galop et, dans une charge d'une puissance, d'une majesté, d'une ampleur inexprimables, s'avance vers les tribunes. Sous les pas des chevaux, le sol tremble; les armes, les armures, les casques jettent des éclats éblouissants, les banderoles font une voûte blanche et rose, les trompettes sonnent le galop. Et, soudain, à vingt mètres des spectateurs, ces douze mille cavaliers s'arrêtent dans un ordre surprenant en présentant le sabre.

« Les fanfares éclatent de nouveau, mais cette fois, elles ont des accents pleins d'envolée, vibrants, qui semblent condenser le sentiment d'admiration et de joie qui a saisi l'énorme foule, ces centaines de milliers d'êtres humains confondus pour cette fois encore dans la même pensée d'allégresse et d'espérance!

« Les trompettes lancent d'autres fanfares plus vives, plus éclatantes, pendant que l'éblouissant cortège des chefs arabes, aux rouges burnous, aux haïks de neige, aux gigantesques chapeaux de palmiers ornés de plumes d'autruche, vient se grouper devant la voiture où la Tsarine a déjà pris place.

« Et le cortège somptueux, grâce à cette note d'orientalisme, s'en va rapidement devant les sabres formant un mur d'acier, au milieu des acclamations qui saluent le souverain et le Président et surtout la gracieuse souveraine, souriante à tout cet enthousiasme, et qui a la part la plus large dans ces vivats qui montent dans l'air. »

Aussi bien l'Impératrice semble-t-elle ravie — en même temps que par la beauté du spectacle militaire unique qui vient de lui être donné, — par la vue de cette foule respectueuse et charmée qui lui sourit et l'acclame partout où elle apparaît. A des dames de sa suite elle tiendra ce propos, qu'on a rapporté :

« La foule française ne ressemble à aucune autre. Elle est





*Cliché Gerschel.*

L'EMPEREUR DE RUSSIE A LA REVUE DE BÉTHENY  
L'EMPEREUR DE RUSSIE, ACCOMPAGNÉ DU GÉNÉRAL BRUGÈRE, ARRIVE DEVANT LES TRIBUNES  
APRÈS AVOIR PASSÉ LES TROUPES EN REVUE

Ayuntamiento de Madrid





Cliché Gerschel.

ARRIVÉE DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE SUR LE TERRAIN DE LA REVUE



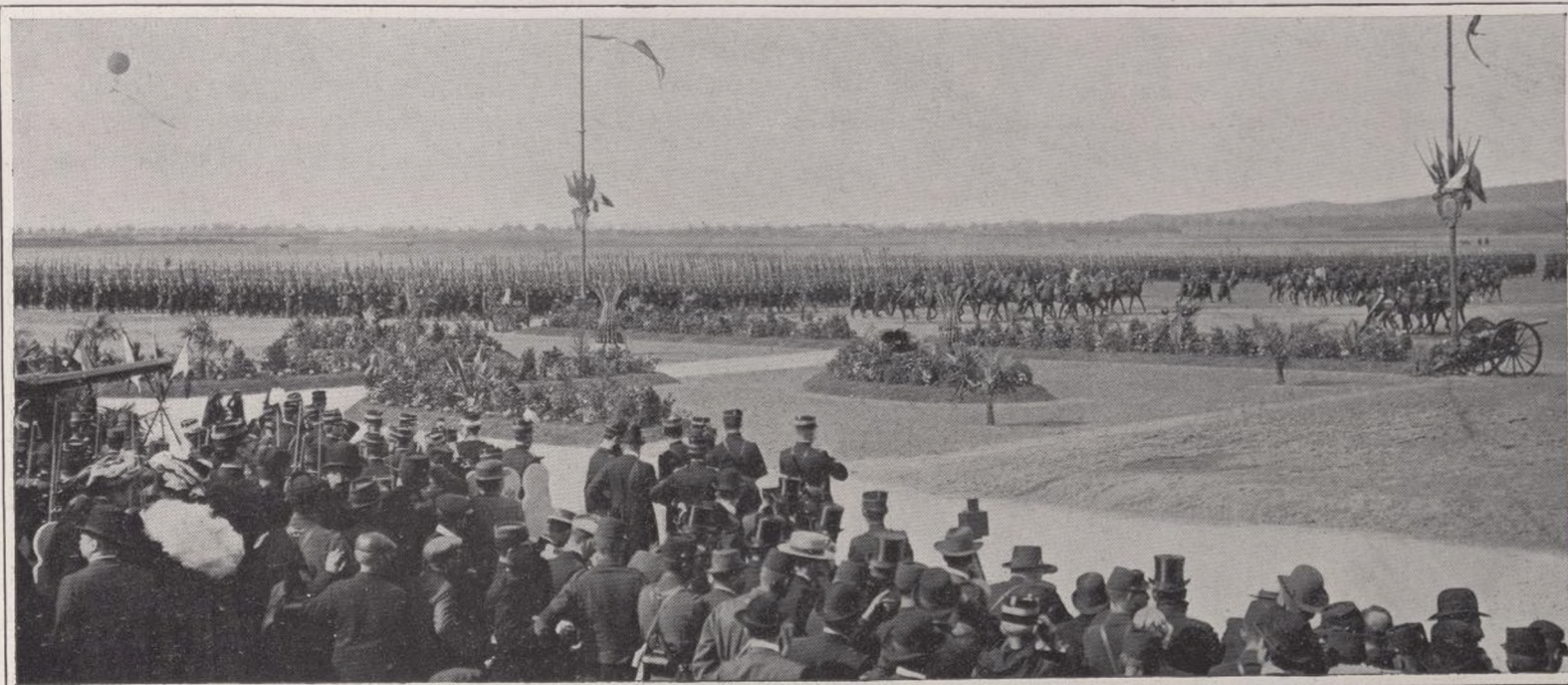
Cliché Gerschel.

M. Waldeck-Rousseau M. Lozé L'Empereur L'Impératrice  
LA TRIBUNE PRÉSIDENTIELLE PENDANT LE DÉFILÉ DE LA CAVALERIE

Cliché Gerschel.

ARRIVÉE A LA REVUE. — LA TÊTE DU CORTÈGE  
Aux grandes manœuvres : vues prises de la tribune du Président





Cliché Gerschel.

LE DÉFILÉ DE L'INFANTERIE

admirable. Nulle part ailleurs, on ne voit dans la masse populaire tant de visages intelligents, tant de figures éveillées ou distinguées.

« Ce qui me touche, c'est que les gens du peuple ne viennent pas seulement pour voir un spectacle. Chacun semble vouloir me saluer individuellement, et cela me fait de la peine de ne pas



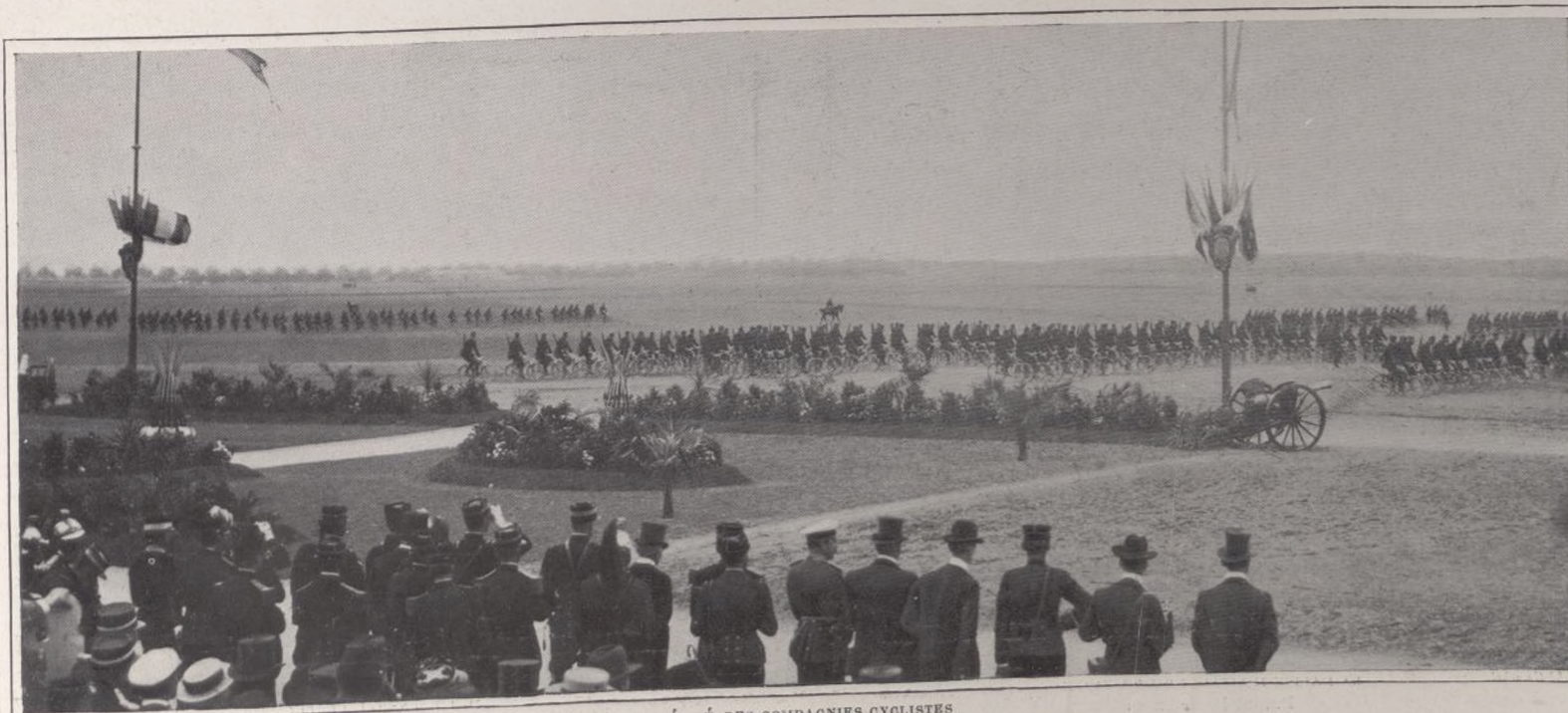
Cliché Gerschel.

LE DÉFILÉ DE LA CAVALERIE

pouvoir répondre à tous, des deux côtés à la fois, quand nos voitures passent... »  
Ces marques de touchante sympathie seront prodiguées à

la souveraine jusqu'aux derniers instants de son séjour sur la terre de France; et maintenant ces instants-là sont comptés.

Il est une heure. Le cortège s'est dirigé vers une vaste tente



Cliché Gerschel.

LE DÉFILÉ DES COMPAGNIES CYCLISTES  
AUX GRANDES MANŒUVRES. — VUES PRISES DE LA TRIBUNE DU PRÉSIDENT





Cliché Gerschel.

A LA REVUE DE BÉTHENY, LE 21 SEPTEMBRE

L'Empereur et l'Impératrice, en passant devant les tribunes, répondent par un salut aux acclamations de la foule

où le déjeuner est servi ; et c'est là, dans un somptueux et exquis décor de drapeaux, de trophées et de fleurs, que les derniers toasts sont portés et que les paroles d'adieux sont dites.

Paroles où s'attestent une fois de plus, solennellement l'amitié des deux pays, et le sentiment que ces quatre journées furent utiles autant que belles et marqueront, dans l'histoire de ce temps-ci, une date... Ce sentiment sera d'ailleurs résumé d'un mot touchant par le Tsar lui-même, lorsque, arrivé à la frontière française, il remerciera, dans un télégramme adressé à notre

Président, ses amis de France de l'enthousiasme de leur accueil, et, — reconnaissant d'une hospitalité qui pendant quatre jours revêtit la splendeur d'une apothéose, — dira l'impression « lumineuse » que ce souvenir lui laisse...

L'armée qui fut tout entière appelée à fournir, non seulement sur le terrain des manœuvres, mais sur toutes les voies ferrées, le service le plus pénible, se trouve tout entière et en masse décorée des ordres russes. Chacun, dit Pitou, en a pour son grade.



Cliché Gerschel.

LA MAISON MILITAIRE DU PRÉSIDENT  
Devant les tribunesM. LE GÉNÉRAL PERCIN  
Chef du Cabinet du Ministre de la Guerre





LE GÉNÉRAL BRUGÈRE  
Cliché Gerschel.

L'EMPEREUR

# AUX GRANDES MANŒUVRES

DEUX SOLDATS PRÉSENTENT A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE UNE CORBEILLE DE FLEURS QUE LUI OFFRENT LES OFFICIERS DE L'ARMÉE

Ayuntamiento de Madrid





Cliché Gerschel.

LES CAÏDS TUNISIENS. PRÉCÉDANT LE CORTÈGE IMPÉRIAL, PASSANT DEVANT LES  
REPRÉSENTANTS DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE DE CHINE

Mais l'heure de partir a sonné.  
Le train impérial attend tout près de là. On s'y rend au milieu des cris, des acclamations de la foule. Les dernières poi-

gnées de mains sont échangées. *La Marseillaise* éclate. Le train s'ébranle... La « grande semaine » est finie.

ÉMILE BERR.



Cliché Gerschel.

AUX GRANDES MANŒUVRES. — LES CHEFS INDIGÈNES DE TUNIS

Directeur : M. MANZI.

Imprimerie MANZI, JOYANT & C<sup>ie</sup>, Asnières.

Le Gérant : G. BLONDIN.